

La voyeuse

Marie Langis

Number 100, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14413ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langis, M. (2004). La voyeuse. *Moebius*, (100), 35–44.

MARIE LANGIS

La voyeuse

Son hobby: voyeuse.

Une petite voyeuse, car le vice sied mal à cette fraîche quinquagénaire. La chaîne et la trame de sa perversion s'appellent douceur et légèreté. Son nom en révèle beaucoup: April. Belle comme une fin d'hiver, sa démarche énergique fait palpiter un corps exhalant toutes les promesses d'un printemps hâtif.

Les gens qui se frottent journallement à April ont oublié la prime résonance de son nom. Pour eux qui évoluent en surface, il signifie patronne. Ils ignorent que, sous cette carapace autoritaire, les fleurs bleues d'un esprit romantique ont résisté à tous les herbicides. Militante acharnée du bonheur, April a su s'adapter aux contradictions de son caractère. En sourdine au quotidien, April jouit de cette floraison égoïstement.

En communion avec l'horloge de la vie, son voyeurisme explose au printemps. Les beaux jours étant de retour, la hâte enfantine qui voudrait qu'elle y soit déjà se dompte difficilement. Tout ce dont elle dispose sont de minuscules plages de temps qu'elle grappille sur son horaire de femme d'affaires. Sur le coup de midi, elle prétexte des obligations incontournables. Telle une pierre lancée à vive allure, elle s'arrache à ses employés dressés en filets.

Une fois assise sur un banc, dans un parc luxuriant et intime, elle se calme. Sournoisement, elle cherche l'amour des premières fréquentations. April est une voyeuse de l'amour. Un sixième sens en fusion avec tous les autres prospecte, recherche les émotions que laissent échapper les amoureux. Elle les capture pour les faire siennes.

L'âme d'une grande amoureuse, ses passions n'ont bouillonné que sous l'épiderme. Ses dispositions remontent à l'enfance. La photographie de son premier amour, gravée à la naissance de ses souvenirs, n'a pas souffert du temps: le même homme, toujours. Il mouille occasionnellement son lit, il est si jeune. L'arrière de la photo est intact. Elle ignore son nom, si et où il vit. Aucune importance. Entre les cerisiers en fleur du jardin de la maison où elle a grandi, ce bourgeon d'homme a enflammé des tisons qui n'ont cessé de l'étourdir. April porte en elle les ingrédients instables de l'amour. Cette folle exubérance interne l'émerveille autant qu'une oasis luxuriante dans le désert.

Jadis incontrôlée, cette délicieuse force de destruction l'a presque anéantie. Une remise en ordre s'imposait. L'amour la maltraitait, April traiterait l'amour comme un concurrent vicieux en affaires. Comme une dent pourrie, elle a sapé ses racines. La tâche d'une décennie.

Un à un, elle a examiné ses moindres atomes sous des lentilles grossissantes. Elle a vu leurs ramifications insensées, leur facilité déconcertante à se combiner pour créer des solutions instables et explosives. Chaque corpuscule a été bombardé avec le ferme désir de sa mise à mort. Cette minutie militaire, ce vol d'aigle sur la cartographie de ses échecs amoureux en a surexposé les bêtises. Le choc duquel elle ne se remettra jamais est la découverte d'un effroyable paradoxe: la difficulté de fréquenter l'amour sans flirter avec la haine. Mélange atroce. Piège admirable.

April a conclu que l'amour est une bombe au potentiel meurtrier.

Il ne s'offre pas au premier beau qui l'expose sur un char allégorique. C'est le big-bang à petite échelle. Trop souvent, ça déraile. April, disponible aux ébahissements, a été aveuglée par les hurlements de l'amour. Lui vouant une trop grande dévotion, elle n'a pas reconnu ses côtés obscurs.

April a cerné, examiné, identifié et détruit tout ce qui est laid. L'homme qui occupait le champ de bataille de ses émotions est mort. Les racines des sentiments, comme le courant de la rivière, sont inexpugnables. L'amour, comme la bête fougueuse d'une légende, a gagné.

April a cherché un aménagement harmonieux pour cette chose imprenable, impossible à tuer. Il ne lui reste qu'une graine de cette substance. Dans le poing fermé d'April, la semence est protégée de l'orage.

Mais April aime l'amour. Sa façon à elle de dompter cette brute étrange est d'en être voyeuse. Elle est spectatrice. En plein air. La nuit venue, elle en savoure les troubles mielleux.

April perçoit désormais les délicieuses manifestations de l'amour chez autrui. Elle distingue le vrai du faux, elle qui, trop longtemps, ne faisait pas la différence entre ce qu'elle voulait et ce qui était.

Camouflée derrière ses verres fumés, elle s'assoit sur un banc du parc. Incognito, ses yeux deviennent des radars. Même l'étalage flamboyant du kiosque du fleuriste ne peut les distraire. Des yeux fébriles à la recherche des indices imperceptibles que laissent les personnes amoureuses : une démarche déréglée par le manque de l'autre, une respiration qui déborde de la poitrine et arque les narines comme deux papillons pris au piège, des gestes rendus saccadés et maladroits par une trop douloureuse retenue, des regards fous. Fous d'inquiétude, fous de joie, fous de promesses, fous d'amour, fous de sourires.

Ces amoureux, elle préfère les découvrir à l'aube de leur passion, au moment où l'éphémère est tout-puissant. Que les sentiments soient illicites n'importe nullement. Les tragédies des amours platoniques l'émeuvent, lui beurent les entrailles pour des mois. Ce qui la comble, ce sont les balbutiements inquiets, l'ardeur fiévreuse, inexprimée, d'une histoire d'amour qui souffle sur ses braises. Elle aime la surprise d'une passion qu'il n'est plus possible de taire, qui se doit d'être exprimée par une sincérité gênée et trébuchante. Ce qu'April déguste aussi dans son lit, ce sont les stratagèmes choisis par ceux qui aiment. Un bras négligemment appuyé sur le dossier d'un banc de parc afin d'être plus près de l'autre. Un bras déchiré d'envie parce qu'il hésite encore à saisir l'épaule offerte. Une bouche meurtrie à force de retenir un baiser dans le cou que les yeux burinent. Une mèche de cheveux prise dans une paupière et que délicatement on libère, à défaut de goûter cette même paupière. Un regard qui n'en finit

plus de sonder les profondeurs de l'autre, à la poursuite d'impossibles promesses. L'exultation du premier baiser qu'on dépose maladroitement à la commissure des lèvres. La déchirure de la séparation.

April a la tête lourde du poids des images espérées. Elles l'étourdissent. Fébrile, elle cherche consciencieusement une femme ou un homme séduisants. Elle sélectionne habilement ces amoureux à qui elle volera les non-dits, les points de combustion et d'ébullition. Elle scrute ces petits détails qui révèlent un amour qu'elle se refuse. Cette nuit et les suivantes, les histoires qu'elle se projettera l'hiver venu seront scénarisées.

Un bel homme s'avance. April n'en revient pas. Ses yeux s'écarquillent d'anticipation en même temps que ses poumons inspirent d'espoir. Un mouvement gracieux de la tête suffit pour conclure qu'une belle n'est pas là. Si belle il y a. Au moins six pieds, mince, tous ses cheveux. Ils ondulent et grisonnent. Une masse qu'il rejette à l'arrière, du plat des mains. Le genre qui déjoue la longévité. Il a un sourire narquois accroché aux lèvres, comme s'il narguait le printemps. Le sourire de ceux qui en ont vu d'autres et s'en sont remis. April remarque des rides d'expression sur ce beau visage, à force de fous rires. Elle se fait du bon cinéma. Elle imagine ce sourire déployé. Ça lui fait une sacrée belle gueule. Bien que lente, sa démarche est pleine de caractère. Ses longues enjambées félines ne savent pas où elles vont. Les mains dans les poches, il épie davantage la cime des arbres et le ciel. April y voit un bon signe. Il veut s'envoler plutôt que s'écraser.

Il ne fait que traverser le parc. Ça la désole car il lui plairait de le voir amoureux, cet homme. Elle en baverait. Elle aimerait en ramener l'image et se la rejouer en se substituant à la dame de ses rêves. Peut-être le verra-t-elle lorsqu'il fera le chemin inverse. À moins qu'il y soit déjà à l'inverse.

Ça l'enjôle de le regarder marcher, d'espionner ses fesses hautes et fermes qui s'éloignent. Ah, l'espoir renaît! Il vient de s'arrêter à l'entrée du parc, devant l'étalage du fleuriste, pour faire l'acquisition d'un bouquet peut-être. Non, c'est une pomme. La subjectivité d'April en prend un coup. Magnifique, il revient sur ses pas, encore plus

lentement que tout à l'heure. Il se dirige vers elle. Elle s'excite presque, son cœur se contracte brutalement mais ne sécrète qu'une faible dose d'adrénaline. Quand même, cette chimie fait du bien au corps. Il vient s'asseoir à deux bancs du sien, exactement à cent quatre-vingts degrés. Cette ligne droite désorganise son observation. April s'applique à avoir l'air de celle qui cherche une position de lecture, sur le côté. Elle fait semblant de lire et le surveille. Derrière ses verres fumés, elle guette et déguste tout de l'homme en parfaite voyeuse.

Le personnage principal de son film s'est installé. Son bras enlace le dossier du banc. April aimerait voir les épaules d'une femme sous ce bras. Elle en esquisse une qui s'avère aussi inaccessible que la brume. Dans un espoir inconscient, elle a senti le poids de ce bras sur ses épaules à elle. Il mange négligemment sa pomme, en regardant les gens, les arbres presque en fleurs et le ciel bleu. Il fait beau et il est content. Ses mains sont larges, ses doigts longs. Des mains qui ont leur propre vie, une vie expressive. Il a tout grignoté de la pomme sauf la queue, qui s'envole sous la force d'une chiquenaude. April aime bien son air de se foutre de tout. Cette attitude enfantine l'étonne chez cet homme âgé. Ça lui fait comme une caresse sur la joue. Concentrée sur le spectacle de ce citadin, elle a baissé ses gardes et est prise au dépourvu lorsque le sourire narquois se tourne vers elle. Un sourire qui retire le banc sous ses fesses.

Elle s'en veut de s'être laissée avoir par un homme qui a l'air seul. Elle a négligé les vrais couples en devenir. Elle s'absorbe rapidement dans le contenu de son sac à main, souhaitant que l'homme soit dupe de son émoi. Dans sa gêne et son empressement, la graine qu'elle tient au creux de sa main fermée a glissé au sol.

Elle prend une grande inspiration, s'injurie et regarde ailleurs. Il est déjà trop tard, tous les amoureux du parc sont désormais fades. Indomptable, elle revient toujours à lui. Beau comme il l'est, elle n'est assurément pas la dernière à profiter de l'harmonie de ses traits. Il la laissera faire car il est généreux. Son faciès a l'air de dire: «Regardez-moi tant que vous voulez, je suis transparent.» Mais on ne s'aviserait pas de l'approcher, sa grâce naturelle tient éloigné.

Il a sorti, on ne sait d'où, un bouquin. Il lit penché vers l'avant, les avant-bras appuyés sur ses genoux. La gravité de son visage a remplacé son sourire narquois. April est secouée par sa concentration subite, son immobilité. Elle devine en lui une vive intelligence. Elle jouit de ces quelques secondes volées au bonheur pour relâcher, prisonnière de son doux trouble, cet homme qui lui plaît. Elle sursaute bêtement lorsqu'il éclate d'un fou rire franc. Puis elle rit à son tour, happée par la mélodie.

Cet homme est un début de mystère. C'est dans la nature d'April de percer les mystères.

Elle sait d'instinct que personne dans le parc ne lui convient. Ses amours sont fougueuses et violentes. Ce lieu est trop banal pour les êtres passionnés. Elle se sent soudain sotte, mal à l'aise de sa perfidie de voyeuse. Elle démêle mal son inconfort. Elle serre machinalement la graine qui n'est plus dans sa main. Le poing serré, elle ferme les yeux pour se ressaisir. Tout devient noir, rouge et chaud. Cette tiédeur la pénètre, la calme et l'isole. Elle demeure les paupières closes pour ne rien perdre de ce doux bien-être. La tentation d'une projection en avant-première l'emporte. L'esprit complètement ouvert, elle laisse sa créativité se débrouiller avec ce que lui inspire cet homme, assis à deux bancs d'elle.

Des notes éparses d'un opéra dramatique, des images de bois foncé et ouvragé, la cacophonie d'une foule et la sensation du velours sous ses doigts chement en elle. Son cinéma intérieur l'amène dans un vieux théâtre. April porte une magnifique robe qui lui dénude les épaules. Elle sent parfaitement la présence de l'autre qui retient toutes ses envies d'elle. Sauf celle de lui étreindre les épaules. Elle sourit d'anticipation.

Elle ouvre les yeux sur le parc une fraction de seconde après que l'homme a détourné son regard. Car tout son manège de cinéma nocturne, il l'a saisi. L'expression de pur bonheur qu'elle dégageait, il l'a respirée. La caresse de son sourire complice, il l'a sentie. Ébranlé par ces émotions de jeune homme, il détourne la tête pour revenir à son livre. Il ne lit que son souhait d'entendre la musique de ce sourire. Il sort du parc avec l'impression d'être expulsé d'un cercle magique. L'électricité d'un désir puis-

sant dresse les poils de son corps. Cette réaction le ravit. Il veut que cette femme le prenne dans ses bras.

C'est l'heure de partir de toute façon. Fantasque, April se lève quand il passe devant elle. Il sent divinement bon les eaux de toilette dispendieuses, à l'odeur de concupiscence. Elle se demande ce qu'il hume d'elle. Puis il la regarde.

Le laser de ses yeux bleu nuit, malgré la protection U.V. de ses verres, traverse son myocarde. Un regard sûr de lui, pénétrant, doux à dérouler les entrailles. L'adrénaline la fait rougir, du rouge des cerises de son enfance. Ce rayon perçant posé sur elle chamboule son jeu, en change les règles. En voulant toucher la graine au creux de sa paume, elle sent son absence. Anéantie, tout en elle lâche. Comment se dépatouillera-t-elle maintenant qu'elle est l'objet de son propre voyeurisme? L'idée qu'elle soit la moitié d'un couple en devenir l'effraie. Elle quitte le parc pénétrée en ses chairs des pupilles étincelantes de cet homme.

* * *

Il tombe des rideaux de pluie pendant deux jours. Impossible de flâner au parc. April sillonne les grandes surfaces du centre-ville. Elle savoure le temps qu'elle perd à le chercher, la hâte de le revoir, la curiosité de confirmer ou d'infirmer ce qu'elle ressent. Son ventre est léger. Cette douceur goûte bon, infiniment meilleur que ce qu'elle récolte de ses activités de voyeuse. Elle oblitère son passé d'amoureuse et la conscience du danger de cet état. Elle espère violemment le revoir, s'user les yeux jusqu'à se lasser du héros de ses fantasmes.

Le soleil de plomb de cette troisième journée brûle le parc. Il est déjà là, assis au même endroit. Le cœur d'April chahute. Un grondement sourd emplit sa tête. L'intensité de sa réaction la fait sourire. À son âge, pense-t-elle, son corps l'impressionne encore. Incapable d'avancer, elle s'installe pour l'observer et écouter son être se calmer. Comment a-t-il su que se vêtir ainsi la rendrait un peu plus esclave? Esclave, déjà? Non, conclut-elle aussitôt, plus jamais.

Elle devine une chemise en fibres naturelles, impossible à repasser. Blanche, ouverte au cou. Sa bouche a déjà faim du triangle de peau exposée. Le souvenir de son odeur accélère son pouls. Les muscles longs de ses cuisses saillent sous son jeans élimé. April raffole de son air un peu voyou. La voyeuse et le voyou. Quelle belle paire ils feraient dans les soirées mondaines. Elle choquerait au bras d'un homme ainsi vêtu et, ensemble, ils prendraient plaisir des mines outrées. Quelle tristesse qu'il ne soit pas de dix ans son cadet!

April voit qu'il l'aperçoit. L'adrénaline, des étoiles brouillent sa vision. Il change aussitôt de position, en la regardant. Il se pousse pour lui faire une place.

Elle ne bouge pas, paralysée par une drogue puissante. C'est à peine si elle parvient à respirer. Tous les muscles de son corps font grève, la privent de tout mouvement. De précieux instants s'envolent. Lorsqu'elle se calme enfin, la pensée d'aller le rejoindre l'effleure et une folle nervosité la cloue à nouveau. Un incroyable embouteillage fige ses neurones. Elle n'est que tremblements, une poupée de chiffons secouée par l'amour.

L'inconnu voit bien que ça ne tourne pas rond. Sa mécanique présente aussi quelques failles. Ses mains qui tremblent n'ont rien à voir avec son corps vieillissant. Il a peur de crever là d'un infarctus tellement son cœur cogne. Il souffre de l'incapacité de se précipiter corps et âme dans le sourire de cette femme. Ce sourire-là doit l'appriivoiser et il doit appriivoiser ce sourire. Il sent qu'une force à la fois violente et fragile cherche son chemin sur l'autre banc. Sur la glace noire, il vaut mieux avancer doucement.

Le trouble de cette femme contrebalance les incertitudes de son coup de foudre. Ces confirmations hâtives le bouleversent et édifient les assises d'un amour possible. Il veut toucher aux cheveux noirs qui glissent sur sa nuque, y enfouir son visage. Il veut saisir la main d'April en plein vol, lorsqu'elle tourne une mèche sur son index. Il regarde sa bouche pleine, admirablement dessinée, faite pour rire et embrasser. Il pense la prendre alors qu'elle parle encore. Il tressaille à l'idée de la douceur de sa peau de pêche mûre. Fiévreux, il quitte le parc avec la certitude que derrière l'écran de ses verres fumés, ses yeux sont vert mousse.

Il se demande comment avancer sur ce chemin tourmenté. Habitué au droit au but, ce casse-tête l'occupera bien davantage que ses pertes de temps.

La nuit venue, April met du temps à s'endormir. Un magma d'idées aussi folles que le bonheur s'enchevêtrent dans les coins obscurs de l'amour. Être l'objet de son voyeurisme confond ses certitudes. Son ridicule l'abrutit.

Au matin, la mue de la voyeuse en amoureuse s'achève. À midi, son être entier espère fébrilement le revoir. April s'affole telle une gamine. Ses pas sur le trottoir menant au parc sont déréglés. À l'inverse de son cœur, ses jambes se retiennent de courir.

Le banc de l'inconnu est vide. Un acide corrosif se dissout dans son ventre. La chimie de la peur lui fait ralentir le pas. Ferme, elle décide de prendre possession du banc. Il appréciera cette effronterie. Assise, elle l'aperçoit à l'endroit qu'elle occupait la veille. Elle laisse échapper un sourire de femme heureuse. Dans une audace folle, elle le rejoint.

De nombreux délices de l'amour déferlent. Beaucoup de retenue aussi. L'un et l'autre sont muets. Tout circule entre eux sans que les paroles ou les gestes soient utiles. Les regards suffisent. On les détourne parfois, on baisse abondamment les paupières. Gêne? Trop fortes émotions? Plaisir de prendre le temps? Ils ne sauraient le dire. L'homme lui dit finalement son nom. Marc ou Mark. Après qu'April lui a dit le sien, un silence les apaise.

— Vous êtes anglophone? demande finalement April.

— Non et oui. Je vous expliquerai. Mais j'ai d'autres qualités, répond Marc pour la faire sourire. Sa voix donne l'envie d'un lit impossible à quitter.

Une heure passe et le début d'une autre. Elle s'inquiète lorsque le calme du parc lui signifie la course du temps. Impossible de l'étirer. Elle est en retard. Doit filer. Aucune crainte. Elle a plutôt la certitude qu'il l'attendra à jamais sur ce banc.

Il se lève, une grisaille sans fin traversant son regard. April articule:

— À bientôt! un magnifique sourire aux lèvres.

— Attendez... commence-t-il, j'ai des billets pour une pièce de théâtre que je ne pensais voir qu'avec vous... Ce soir. Ici à dix-huit heures, on improvisera la suite.